

Anthropocène ? Capitalocène ? Quels enjeux ?

Gilles ROTILLON

21 novembre 2024

www.atterres.org

Si l'anthropocène est aujourd'hui d'usage courant pour désigner la période présente marquée par les transformations qui affectent de plus en plus notre planète, une autre tendance se fait jour chez nombre de chercheurs de lui préférer le qualificatif de capitalocène pour désigner le moment particulier que nous sommes en train de vivre. Dans deux textes récents (voir références), Jean-Marie Harribey interroge la pertinence de ce second concept. Mon propos dans cette note consiste à examiner dans quelle mesure ces deux désignations s'opposent ou se complètent et quels sont les enjeux de ce débat qui s'intensifie entre les tenants de l'une des deux acceptions au détriment de l'autre.

1. La fin de l'anthropocène : une bonne nouvelle

Le réchauffement climatique est à l'ordre du jour et la littérature qui lui est consacrée ne cesse d'augmenter, que ce soit pour en dénoncer les conséquences, en nier la réalité, en analyser les causes ou proposer des solutions (pour l'instant peu efficaces).

Parmi toutes ces analyses, la thèse avancée par le prix Nobel de chimie 1995 Paul Crutzen et publiée en 2002 dans la revue *Nature* a connu un succès fulgurant. En avançant l'idée d'une nouvelle ère géologique qu'il baptise « Anthropocène », il désigne l'ère où l'homme devient lui-même une force géologique qui, par son action, bouleverse les forces naturelles qui jusqu'ici régissaient l'évolution du système terrestre. Le réchauffement climatique est le signe le plus spectaculaire de cette capacité nouvelle de l'homme à agir sur son environnement naturel, au risque de le détruire. C'est du moins la thèse de l'anthropocène.

Mais définir une ère géologique ne peut se faire que sur des critères objectifs acceptés par la communauté scientifique des géologues. C'est pourquoi la reconnaissance de l'anthropocène a fait l'objet d'un examen formel depuis plus de quinze ans à partir d'un dossier établi par la sous-commission du quaternaire (la SQS), instance de la Commission stratigraphique internationale dépendant de l'Union internationale des sciences géologiques.

Le verdict rendu par la SQS et approuvé aux divers échelons de l'Union a été de refuser de définir la nouvelle ère que serait l'anthropocène.

Le rôle du groupe de travail sur l'anthropocène qui avait préparé le dossier était de proposer une date (1952 avait été suggérée) et une validation stratigraphique s'appuyant sur les traces laissées dans les sédiments, les roches ou les glaces d'une différenciation nette entre l'holocène, et cette nouvelle ère baptisée anthropocène. Ce groupe de travail avait conclu que les marqueurs de cette transformation géologique de la Terre étaient suffisamment nombreux pour justifier ce changement d'ère, mais finalement sans être suivi par la majorité de la SQS. La décision de la SQS est contestée au sein même de la communauté des géologues sur la base de divers arguments qu'on peut qualifier de techniques. Ceux qui refusent la nouvelle nomenclature avancent notamment la distinction nécessaire entre le temps long de la géologie et le temps court du calendrier humain, arguant qu'il est encore trop tôt pour juger de l'avènement d'une ère nouvelle, même si des signes visibles de transformation sont réels (présence de plutonium ou de plastiques dans les sédiments, émissions importantes de carbone, perte de biodiversité, ...) ils ne seraient pas suffisants pour indiquer une rupture nette. Peut-on dès aujourd'hui dire qu'à partir de 1952 commence une période appelée à durer aussi longtemps que l'holocène démarré il y a 11 700 ans ?

Naomi Oreskes, co-auteurice du best-seller *Les marchands de doute* avec Erik Conway, se déclare déçue de la décision de la SQS, au motif que ce refus laisse entendre qu'elle ne veut pas admettre l'évidence d'un changement reconnu par tous.

Toutefois la question posée par l'anthropocène me semble moins relever de critères techniques, que seuls les géologues sont à même de trancher, que dans le nom choisi pour cette nouvelle ère.

Car faire de « l'homme », au sens anthropologique, une force naturalisée n'est pas sans poser quelques problèmes.

Le premier étant que si l'homme, en tant qu'espèce, transforme son environnement naturel, il faut se demander si c'est justement dans sa nature propre qu'il faut chercher la raison de cette puis-

sance. Si c'est le cas c'est dès la domestication du feu (et même avant) qu'il faudrait parler d'anthropocène¹. Mais si l'homme est par nature conduit à détruire son environnement, il n'y a pas lieu de lui en faire porter une quelconque responsabilité. Ce qui rend la lutte contre le réchauffement climatique bien difficile. L'homme est alors comme le scorpion qui pique la grenouille qui l'aide à traverser la rivière, signant ainsi sa propre fin au grand étonnement de cette dernière.

D'autant que dans cette « évidence » qu'il existe une « nature humaine », intemporelle, caractérisant depuis le début cette espèce singulière, se cache l'incompréhension de ce qu'est réellement l'humanité : une espèce qui s'est construite dans le temps long de l'histoire en devant s'assimiler tout le dehors social qui existe indépendamment de son cerveau et de ses gènes. On ne devient pas un être humain sans s'approprier un langage préexistant à soi, des normes sociales, des techniques, des arts, développés bien avant la naissance de tel individu singulier. Sinon, comment comprendre qu'à base biologique inchangée pour l'essentiel, on ait assisté en quelques millénaires, en un temps beaucoup plus court que celui de l'évolution biologique, à une véritable mutation des capacités humaines permettant justement de transformer leur environnement ? Comment comprendre que les enfants sauvages, élevés hors de l'humanité par des animaux, ne deviennent jamais des humains capables d'acquérir les fonctions psychiques supérieures que sont l'abstraction, la mémoire logique ou l'attention volontaire alors même qu'ils ont le capital génétique légué par leurs parents ?

D'ailleurs, les signes visibles de transformation que relevait la sous-commission du quaternaire (présence de plutonium ou de plastiques dans les sédiments, émissions importantes de carbone) ne sont pas liés à la « nature humaine ». Le plutonium n'a été découvert qu'en février 1941 par le physicien américain Glenn Seaborg et le plastique à base entièrement synthétique

¹ Il faut noter que l'apparition de l'homme précède l'holocène qui commence il y a environ 12 000 ans. Pour s'en tenir à notre propre espèce d'*homo sapiens*, on relève des traces de ses premières sépultures il y a 100 000 ans et le plus vieil *homo sapiens* connu, retrouvé en Roumanie, date d'il y a 35 000 ans.

date du début du 20^{ème} siècle². De même, la forte réduction de la biodiversité, doit plus aux pollutions de tous genres engendrées par l'industrie et à « l'efficacité » des techniques de pêche permettant de drainer les océans, menaçant les grands mammifères marins et toutes les ressources halieutiques plutôt qu'à une « nature humaine » qui leur permettait il y a encore moins de deux cents ans une reproduction naturelle reconstituant leurs stocks. La distinction entre ressource de stock, donc épuisables comme les fossiles, et ressource de flux, dites renouvelables comme les poissons ou la forêt devient de plus en plus mince, toute ressource risquant de ne plus être qu'épuisable.

Alors comment ne pas admettre que ces signes visibles de transformation n'ont rien à voir avec une « nature humaine » qui n'utilisait ni plutonium, ni plastiques en grandes quantités avant le milieu du 20^{ème} siècle³, mais tout à voir avec un mode de production s'appuyant sur la technologie, et dont l'objectif principal est l'accumulation sans fin du capital.

Il faut y insister, ce n'est pas « l'homme », cette mauvaise abstraction qui homogénéise tous les humains⁴ en mettant au même niveau de responsabilité un érythréen pauvre (sûrement un pléonasme), et Elon Musk qui est "responsable" de la dégradation actuelle de l'environnement (climat, biodiversité, pollutions diverses). Il est pourtant bien connu que les 1% les plus riches (77 millions de personnes) émettent 16% des émissions totales de GES (et 50% pour les 10% les plus riches), ce que l'appellation d'anthropocène pour désigner les bouleversements environnementaux en cours masque complètement. Bien loin de mettre en avant la responsabilité individuelle de chaque être humain, ce qui est l'utilisation la plus répandue de l'évocation d'anthropocène, en particulier dans les médias et chez les politiques réactionnaires (ce qualificatif désignant ici ceux qui ne cherchent qu'à continuer le plus longtemps possible la trajectoire

² Le premier plastique à base de cellule de végétaux (la parkésine) a été présenté en 1862 à l'Exposition internationale de Londres et le premier plastique artificiel (la bakélite) date de 1907.

³ De même ce n'est que depuis moins de 200 ans que les extinctions d'espèces sont 10 à 1000 fois plus rapides que le rythme naturel. Un rythme qui implique que s'il continue, la planète va perdre 75% de ses espèces en 500 ans.

⁴ Avec toutefois l'avantage de laisser « la femme » hors du coup si on prend « l'homme » dans sa seule dimension genrée.

mortifère qui est pour l'instant suivie), le rejet de cette qualification d'une nouvelle ère géologique pourrait être le signal qu'il serait temps de faire un meilleur diagnostic sur les causes réelles qui nous conduisent vers des dégradations irréversibles des conditions de vie sur terre.

2. Où l'on rencontre le capitalocène

Ce diagnostic est pourtant simple, c'est le mode de production capitaliste, qui cherchant à étendre sans cesse son empreinte sur tous les comportements humains pour réaliser un profit maximum, n'arrive à le faire « qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur » comme le dit Marx dans le *Capital* (Livre 1, p. 567, Messidor/Éditions sociales, 1983). C'est qu'en cherchant à faire croître sans limite⁵ la « gigantesque collection de marchandises » que produit ce mode de production⁶ (nécessitant une énergie croissante), il est obligé de lui trouver des débouchés, impliquant l'extension de la consommation (marchande) avec la création de nouveaux « besoins » l'obligeant à des dépenses publicitaires, elles-mêmes croissantes, engendrant des émissions de GES non négligeables. Il n'est pas question « d'hommes » dans tout ce processus, même les capitalistes et leurs commis n'en sont que les acteurs inconscients, incapables d'agir autrement, sauf à signer leur mort économique dans ce mode de production (et là, la parabole du scorpion et de la grenouille prend tout son sens)⁷.

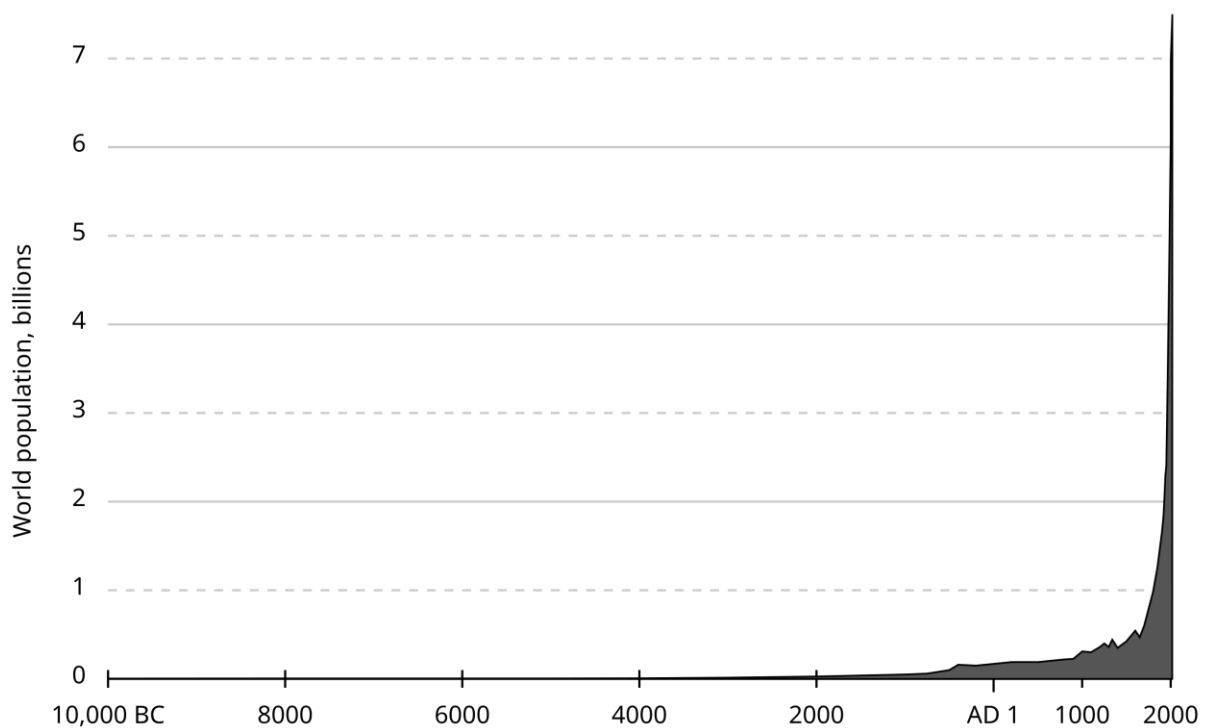
⁵ Après les objets, les services à la personne, les connaissances, la nature (brevetage des gènes), les travailleurs réduits à des moyens de production, le capitalisme s'attaque à l'imaginaire, espérant que l'IA, le métavers et l'intelligence artificielle lui ouvriront de nouveaux secteurs où l'accumulation du capital pourra se poursuivre.

⁶ Marx commençait *Le Capital* en écrivant dès sa première phrase que « La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une " gigantesque collection de marchandises " ». Il n'imaginait sans doute pas à quel point cette " gigantesque collection de marchandises " pourrait s'étendre, du moindre bien matériel à notre propre cerveau.

⁷ C'est aussi le point de vue de [Pierre Funalot](#) quand il écrit : « Les dérèglements environnementaux ne sont pas dus à une supposée nature humaine comme le suggère le narratif de l'anthropocène, mais bien au développement du capitalisme fossile (le capitalocène), historiquement et socio-politiquement situé ».

C'est ce diagnostic que veut signaler le qualificatif de capitalocène, en faisant référence à la responsabilité du capitalisme comme cause essentielle des changements environnementaux en cours, et non pas à l'homme en tant qu'espèce.

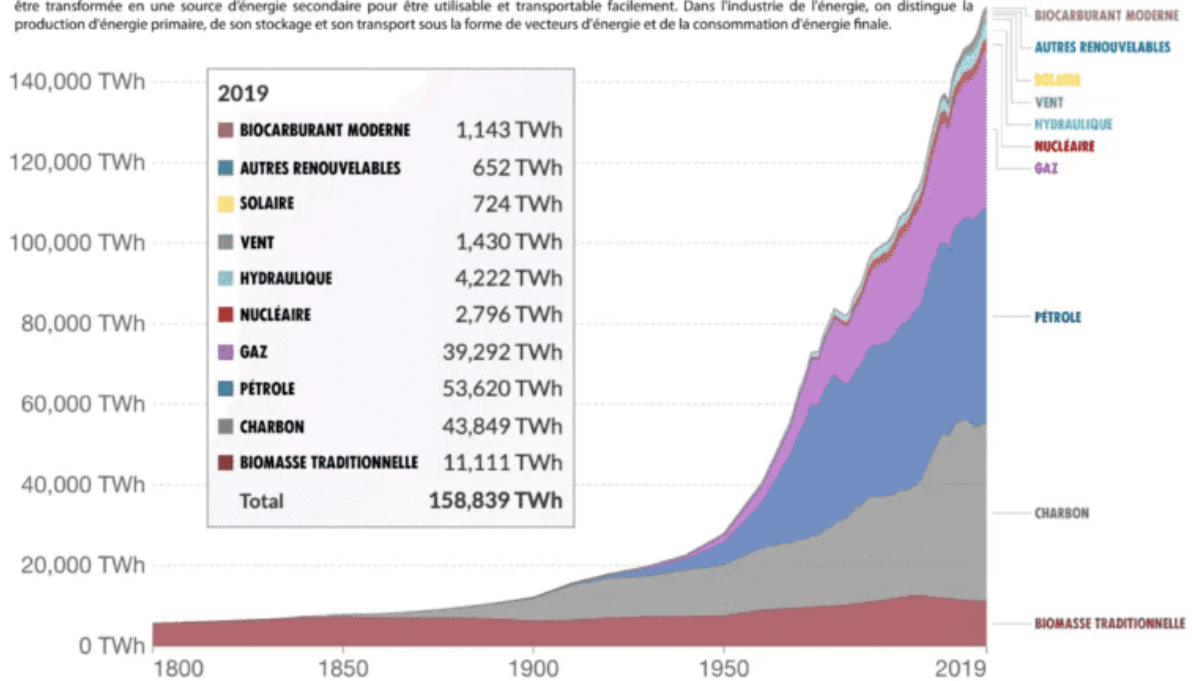
A l'appui de ce diagnostic on peut faire remarquer que tant l'évolution de la démographie, impliquant évidemment une pression sur l'environnement, que de sa consommation énergétique indiquent qu'il y a un peu plus de 200 ans une rupture dans l'évolution millénaire s'est produite, comme le montrent les graphiques suivants.



CONSOMMATION MONDIALE D'ÉNERGIE PRIMAIRE DIRECTE

LA CONSOMMATION DIRECTE D'ÉNERGIE PRIMAIRE NE TIEN PAS COMPTE DES INEFFICACITÉS DE LA PRODUCTION DE COMBUSTIBLES FOSSILES

Une source d'énergie primaire est une forme d'énergie disponible dans la nature avant toute transformation. Si elle n'est pas utilisable directement, elle doit être transformée en une source d'énergie secondaire pour être utilisable et transportable facilement. Dans l'industrie de l'énergie, on distingue la production d'énergie primaire, de son stockage et son transport sous la forme de vecteurs d'énergie et de la consommation d'énergie finale.



Source: Vaclav Smil (2017) and BP Statistical Review of World Energy

OurWorldInData.org/energy - CC BY

Pour souligner l'évolution brutale de ces deux indicateurs, on peut noter qu'ils ne commencent à diverger fortement d'une évolution millénaire relativement lente qu'il y a très peu de temps et à la même époque, autour du début du 19^{ème} siècle. La Terre comptait 1 milliard d'habitants en 1800 et nous en sommes aujourd'hui à plus de 8 milliards (pour l'instant nous gagnons 1 milliard d'habitants tous les 12 ans). Pour la consommation énergétique, elle s'accélère vraiment vers 1850, et pour toutes les formes d'énergies.

Si on ramène la période de temps qui s'est écoulée depuis le néolithique, il y a environ 12000 ans à la dimension d'un terrain de football, l'explosion démographique a lieu sur une durée qui correspond à l'épaisseur d'une balle de golf posée le long de la ligne de but.

De multiples facteurs expliquent cette évolution spectaculaire. Le plus important est sans doute l'utilisation des connaissances scientifiques, moins bridées par la religion, qui a permis une nette diminution de la mortalité infantile grâce à l'amélioration de l'hygiène publique (réseaux d'eau), de la découverte de

moyens de lutte efficaces contre les épidémies (vaccins, pénicilline) et d'avoir recours à l'exploitation des ressources naturelles autorisant une croissance de la consommation énergétique inédite et une capacité d'aménagement du territoire démultipliée (grands travaux, chemin de fer, transports maritimes, ...). On pourrait s'en réjouir⁸ si elle ne s'accompagnait pas d'une augmentation aussi spectaculaire et beaucoup moins réjouissante des inégalités entre humains, qui, n'ont pas tous bénéficié de ces nouveaux moyens à la même échelle. Inégalités qui ne cessent aujourd'hui de s'accroître, bien sûr en termes de revenus et de patrimoines, mais surtout dans leurs conséquences anthropologiques sur les humains. Car la grande majorité d'entre eux, même des cadres de haut niveau, ne sont d'abord que des moyens de production de valeur pour le capital, valeur qui ne peut être réalisée que si elle trouve une demande suffisante. La conséquence c'est la nécessité de transformer les êtres humains en consommateurs et de faire de la consommation en la naturalisant, quel que soit son contenu, un moment nécessaire de l'activité humaine. Et c'est cette double extension de la marchandisation de toutes choses, associée à une consommation devenue un mode d'être, souvent vécu comme une émancipation personnelle, voire politique, qui caractérise notre monde. Une transformation qui n'a commencé qu'avec l'avènement du mode de production capitaliste et pas du tout avec l'apparition d'*homo sapiens*.

3. Deux diagnostics, deux orientations pour agir

On aborde là le premier enjeu du choix des mots⁹ entre anthropocène et capitalocène. Si on retient le premier qui rend l'homme responsable du réchauffement climatique (et de bien d'autres impacts sur l'environnement), de par sa nature, indépendamment des rapports sociaux dans lesquels il se constitue, on n'a guère à notre disposition que deux « solutions » qu'on pourrait nommer anthropologique forte et anthropologique faible.

⁸ L'augmentation de la démographie n'est pas la bombe « P » que prophétisait Paul Erlich en 1968. IL est parfaitement possible de nourrir plus de 10 milliards d'êtres humains dès aujourd'hui (voir [F. Miraoui](#) pour un exposé succinct).

⁹ Le choc des photos ne vient qu'ensuite.

La première, la seule de fait cohérente avec le diagnostic dans toute sa rigueur, c'est de changer la nature de l'homme. Une « solution » qui a déjà été suffisamment testée historiquement pour qu'on se dispense de l'utiliser encore une fois, car elle conduit inévitablement à des génocides¹⁰. La seconde revient à chercher à modifier les comportements soit par des actions incitatives (nudges¹¹, taxes écologiques, mille petits gestes), soit par des appels à la raison comme le tentent les collapsologues, ou encore par des appels à la morale, l'encyclique *Laudato Si'* en étant sans doute le meilleur exemple¹². Le problème est que cette deuxième « solution » est de fait celle qui est mise en œuvre aujourd'hui sans qu'elle aboutisse à des résultats probants (l'échec le plus évident étant la poursuite de la croissance des émissions globales de GES).

En revanche, l'accent mis sur le capitalisme comme cause première des dérèglements environnementaux (qui ne sont d'ailleurs qu'une des conséquences de ce mode de production qui connaît aujourd'hui une crise multidimensionnelle, économique, sociale, écologique et anthropologique), indique immédiatement non pas une « solution » qu'il suffirait de mettre en œuvre, mais une orientation d'action dont l'objectif est clair : « sortir » du capitalisme¹³. Les guillemets sont là pour indiquer que cette « sortie » est loin d'être simple. Il ne s'agit évidemment pas du simple franchissement d'un seuil au-delà duquel on ne serait plus dans

¹⁰ Mais il ne manque pas de bons esprits pour évoquer l'imposition par la contrainte de comportements vertueux en notant la contradiction qu'il y aurait entre la démocratie et une nature préservée. La première laisse les humains agir selon leurs préférences et leur nature les conduit au désastre par hypothèse, rendant la seconde inaccessible. Il ne resterait donc que le dictateur éclairé ou un gouvernement d'experts, une « solution » elle-même incohérente, car l'un ou les autres étant des humains, on ne voit pas par quel miracle ils échapperaient à leur nature humaine commune.

¹¹ Le nudge (coup de coude en anglais qu'on traduirait plutôt par coup de pouce) vise selon leurs créateurs Richard Thaler et Carl Sunstein à modifier « le comportement des gens de manière prévisible sans leur interdire aucune option ou modifier de manière significative leurs motivations économiques ». Un exemple célèbre est celui des mouches peintes dans les urinoirs de l'aéroport de Schiphol près d'Amsterdam, incitant les utilisateurs à les viser, diminuant ainsi les éclaboussures et donc les coûts de nettoyage. Mais compte-tenu du nombre de micro-comportements qu'il serait nécessaire de modifier, on peut douter que ces « coups de pouce » soient à la hauteur de l'enjeu.

¹² Ce registre moral est aussi celui des politiques et des médias qui cherchent à culpabiliser les citoyens pour masquer leur propre responsabilité. Ce faisant ils tombent dans la même aporie qui les ferait échapper à leur nature humaine commune.

¹³ Car si ce mode de production construit sur l'accumulation sans limite du capital à la recherche de la meilleure rentabilité possible perdure, tant qu'extraire un baril de pétrole, émettre une tonne de carbone ou licencier un travailleur seront rentables, cela se fera.

le capitalisme. Il n'y a pas de « grand soir » correspondant à cette « sortie ». Il s'agit en réalité d'un processus qui ne peut avoir qu'une dimension politique. Cette formulation ne prétend pas fournir une clé magique qui n'aurait qu'à trouver sa serrure, mais dans sa formulation abrupte et qui prend le risque d'être taxée d'utopie, elle se différencie d'une autre formulation qu'on rencontre dans beaucoup de diagnostics, consistant à dire qu'il faut transformer en profondeur ce mode de production et de consommation, sans préciser qu'il s'agit du capitalisme. Et à ce stade on n'évite pas le problème de définir ce qu'est ce capitalisme dont il faut « sortir ». C'est le deuxième enjeu de ce débat entre anthropocène et capitalocène.

4. Comment définir le capitalisme ?

C'est évidemment incontournable, il faut caractériser ce que l'on cherche à quitter. Dire qu'il s'agit de transformer en profondeur notre mode de production et de consommation est trop vague. Ce qui explique que cette formulation soit reprise sans problème par tant d'organisations, de politiques ou de médias. Par exemple, [Oxfam](#) explique qu'il faut « urgemment repenser en profondeur notre modèle de développement, remettre en cause la logique d'une croissance infinie dans un monde aux ressources finies et d'une économie qui creuse toujours plus le fossé des inégalités », notant certes une des caractéristiques du capitalisme de promouvoir une croissance infinie et une des conséquences de cette logique, mais sans en examiner plus profondément ce qui donne toute sa puissance à cette logique, à savoir la nécessité d'une accumulation continue du capital. De plus, il est clair que la remise en cause souhaitée nécessite bien davantage que d'être simplement repensée. On peut aussi citer le site du service public fédéral (SPF¹⁴) [Health Belgium](#) où l'on peut lire un engagement du même type : « Nos modes de production et de consommation actuels sont une des causes majeures de l'exploitation excessive des ressources naturelles, de la dégrada-

¹⁴ Service public fédéral Santé publique, Sécurité de la Chaîne alimentaire Environnement.

tion de notre environnement et des changements climatiques. Un changement profond de nos modes de vie est donc nécessaire. Dans ce contexte, l'implication de chaque acteur - entreprises, consommateurs et pouvoirs publics - est déterminante.

Nous devons donc repenser nos modes de production et de consommation pour les rendre plus durables ».

Du côté des entreprises c'est le même discours qui se décline, comme chez [Engie](#) qui « vise à transformer en profondeur les systèmes de production, de distribution et de consommation d'énergies actuels pour en réduire l'impact sur l'environnement et favoriser un modèle énergétique plus durable ».

On ne saurait oublier [Emmanuel Macron](#) qui promeut également « une transformation en profondeur de notre modèle¹⁵ » dont on peine à voir les effets pour l'instant.

Finalement, tout le monde est d'accord pour « transformer en profondeur notre modèle », sans que celui-ci ne se transforme vraiment. C'est un peu l'inverse de ce que Tancrède déclare à son oncle le prince Salina dans *Le Guépard* : « Il faut que tout change pour que rien ne change »¹⁶. Ici il n'y a pas de changement engagé et rien ne change (logique), mais on affirme qu'on doit le faire, en restant au niveau d'un vœu pieux.

Nous voilà revenu à notre question initiale et y répondre suppose préalablement d'écarter des caractérisations du capitalisme inadéquates, mais qui ont pris une telle place dans le débat public qu'elles brouillent, plus ou moins consciemment, la nature exacte de ce qu'est le capitalisme.

La première caractérisation du capitalisme est de l'assimiler à l'économie de marché. Tactique qui permet d'accuser ceux qui critiquent le capitalisme de rejeter l'économie de marché. Et dire que le capitalisme n'existe comme mode de production dominant que depuis moins de trois siècles alors que les marchés sont présents dès les premiers échanges il y a des milliers d'années, ne semble pas perturber ceux qui font cette assimilation. Certes,

¹⁵ On notera la prudence élyséenne, qui préfère le terme vague de « modèle » à celui de « mode de production et de consommation » pourtant encore insuffisant.

¹⁶ En fait, la phrase exacte est « Si nous voulons que tout reste pareil, il faut que nous changions tout », mais c'est l'autre formulation qui l'emporte de loin sur la phrase originale comme l'explique [Michel Le Séac'h](#) en analysant les raisons.

l'économie de marché est la forme principale d'extension du capitalisme mais elle ne se confond pas avec lui. D'autant plus qu'elle peut elle-même prendre des formes très différentes selon les formes de la concurrence qui s'y développe et donc que le terme « économie de marché » est bien trop vague pour caractériser un mode de production précis. Mais l'extension quantitative des marchés dans des secteurs de plus en plus nombreux a effectivement produit un changement qualitatif dans la réalité du capitalisme moderne, notamment en instituant la concurrence comme le mode principal des interactions entre individus, entraînant ainsi des transformations dans les relations sociales, marquées par une accentuation de plus en plus grande des comportements individualistes et confortant ainsi les comportements consuméristes. Ellen Meiksins Wood, montre bien dans son livre sur *L'origine du capitalisme* que le marché avant son arrivée permettait aux marchands de faire du profit au moment de l'échange, en revendant les biens plus chers que ce qu'ils avaient payé pour les acquérir, alors que le profit sous le capitalisme se faisait au moment de la production, le marché n'étant plus que le lieu de sa réalisation (ou pas). En réalité, ceux qui font référence à l'« économie de marché » plutôt qu'au capitalisme pour caractériser notre mode de production, le font pour dédouaner la première des connotations négatives que le second a fini par charrier.

L'utilisation du mot « capitalisme » était devenue fort rare du début des années quatre-vingt à la crise de 2008, aussi bien dans les universités que dans les médias. En revanche, l'économie de marché faisait florès et la critiquer était faire preuve d'un refus de l'efficacité. Le discours dominant vantait sans réticence les bienfaits d'une mondialisation heureuse route royale de l'enrichissement de tous, certes pas au même rythme mais mouvement inéluctable vers un avenir meilleur. L'effondrement du bloc de l'Est a évidemment contribué à conforter cette vision optimiste, de la fin de l'histoire de Fukuyama à l'affirmation de Lucas (récompensé par un prix « Nobel » pour avoir révolutionné la macroéconomie) lors de son discours en décembre 2003 devant *l'American Economic Association*. Il y déclarait en effet que « la

macroéconomie a réussi son pari : son problème central, la prévention des dépressions, a pour ainsi dire été résolu, et il l'a même été pour plusieurs dizaines d'années », quatre ans avant le début de la plus grave crise depuis celle de 1929, prouvant ainsi que l'heure n'était pas à la remise en cause des « succès » de « l'économie de marché ». Puis la crise est arrivée et on a recommencé à reparler du capitalisme mais toujours sans le définir clairement.

Une autre assimilation entre deux concepts de nature très différente, c'est celle que fait Thomas Piketty entre capital et patrimoine dans son livre au succès planétaire, *Le capital au XXIème siècle*. Cette assimilation qui appelle « capital » un agrégat des terrains, des machines, des actifs financiers, des logements constituant le patrimoine, lui permet de construire des données statistiques (non sans quelques hypothèses héroïques dès qu'il ne peut plus s'appuyer sur une comptabilité nationale cohérente) de l'Antiquité à nos jours, comme le stupéfiant graphique 10.10 de la page 565, où il représente le taux de rendement du « capital », d'une stabilité inouïe à 4,5% de l'an 0 à 1700. Parler de rendement du capital dans l'Antiquité ou le féodalisme, c'est faire du capitalisme tout autre chose qu'une forme historique associée à un certain stade d'évolution d'un mode de production. Finalement, avec cette conception d'un capital-patrimoine qui a par nature un rendement, Piketty nous dit que le capitalisme existe de tout temps et n'a d'autre spécificité que d'être une dynamique d'accumulation hors sol du seul capital compris comme patrimoine. Ce faisant, il lui retire toute sa charge critique pour une analyse des inégalités qui n'ont plus de spécificité particulière due à l'émergence de la révolution industrielle, mais dépend d'une inégalité relevant de la contingence entre r le taux de rendement du « capital » identifié au patrimoine, existant de toute éternité, et g le taux de croissance de l'économie. Pourtant, Piketty plaidant pour une conception de l'économie moins mathématisée que le courant dominant et s'associant aux autres sciences sociales et en particulier à l'histoire, devrait remarquer qu'au tournant du 19^{ème} siècle il y a eu des changements suffisamment importants pour que la population mondiale passe en 200 ans

d'un milliard à plus de huit milliards d'habitants, qui peuvent difficilement s'expliquer par le seul jeu de l'inégalité entre r et g. Enfin une dernière tendance consiste à définir le capitalisme par un adjectif censé le caractériser précisément. On parlera ainsi de capitalisme fossile, ou de surveillance, ou de plateforme ou encore thermo-industriel s'opposant au capitalisme post-carbone. Ce faisant, on confond le capitalisme en tant que mode de production qui, aujourd'hui comme hier, se développe selon la même logique et la forme selon laquelle ce développement se poursuit. Car bien sûr le capitalisme évolue, non pas en abandonnant son objectif fondamental, mais en se transformant au fil du contexte économique (crise de réalisation de la valeur plus ou moins prononcée), social (lutttes plus ou moins intenses), écologique (de l'oubli des limites environnementales à la nécessité d'en tenir compte un minimum) et anthropologique (transformation des rapports au travail, impact des réseaux sociaux, comportements plus ou moins consuméristes). C'est même l'une de ses grandes forces qui le fait paraître indestructible et permet facilement de renvoyer Marx aux oubliettes de l'Histoire pour avoir pronostiqué son agonie sans qu'on en voie pour l'instant des signes patents (mais la contrainte se durcit, comme le montre le franchissement de six des neuf limites planétaires ou l'augmentation de la souffrance au travail¹⁷). Ces caractérisations ne sont pas inutiles pour mieux comprendre ces formes d'expansion du capitalisme, même si nombre d'entre elles sont trop étroites pour analyser profondément cette expansion. A tout prendre, s'il fallait n'en retenir qu'une seule ce serait sans doute celui de capitalisme financier qui s'imposerait tant la finance a pris de l'importance dans le mouvement de mondialisation en cours.

5. En guise de conclusion (très) provisoire

¹⁷ Cette augmentation est telle qu'elle a permis au capitalisme de développer une réponse marchande à cette souffrance, à base médicamenteuse ou comportementale avec le développement personnel et les initiatives de [joie au travail](#). On a le même phénomène sur le plan environnemental avec la valorisation des dégradations en les transformant en spectacle avant fermeture comme pour la mer de glace à Chamonix où l'on développe une publicité et on investit (amélioration du train du Montenvers, téléphérique d'accès au glacier), pour inciter les touristes à venir l'admirer avant qu'elle ne disparaisse.

Nous ne sommes à ce stade qu'au tout début du chemin vers une « sortie » du capitalisme, et le choix entre l'anthropocène et le capitalocène pour espérer prendre la bonne direction n'est qu'une condition nécessaire à un diagnostic pertinent.

Parler d'anthropocène, c'est faire porter la responsabilité des dérèglements environnementaux sur une humanité hors de tous rapports sociaux et dériver très vite sur des admonestations à « changer de comportement » en traitant chaque humain de la même manière, oubliant que Bernard Arnault ou Patrick Pouyanné aussi bien par leur mode de vie¹⁸ que par leurs activités professionnelles, sont beaucoup plus responsables qu'un chômeur en fin de droits ou qu'un éthiopien affamé. Le succès même de la référence à l'anthropocène sans mettre en cause une seconde le capitalisme en tant que rapport social, aussi bien chez les politiques que chez les industriels, le grand public et les intellectuels, quand les dégradations environnementales s'amplifient et deviennent de plus en plus fréquentes, est le signe que son évocation est bien impuissante à déclencher le changement nécessaire. C'est ce que constatent Jean-Baptiste Fressoz et Christophe Bonneuil dans leur livre [*L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*](#), quand ils écrivent avoir été choqués « de constater que la société civile n'existait dans aucune des grandes revues parlant d'Anthropocène depuis une décennie. On aurait dit que les scientifiques éclairaient le reste de la Terre comme s'il n'y avait pas de luttes, de dynamiques ou de traditions. C'était trop réducteur par rapport à la pluralité de points de vue dont on a besoin pour s'en sortir ».

La référence au capitalocène a le mérite de pointer du doigt un mode de production et de consommation spécifique, que beaucoup s'évertuent à présenter comme éternel, mais qu'il s'agit au contraire de dépasser.

On est bien obligé de constater que les conditions politiques dans le monde aujourd'hui ne sont pas réunies pour que ce processus prenne son départ avec toute la puissance nécessaire, mais ce n'est pas une raison pour faire l'autruche et laisser le monde con-

¹⁸ En 2023, les 26 000 jets privés ont rejeté 15,6 millions de tonnes de CO₂ soit autant que 3 millions de Français.

tinuer sur le chemin qu'il est en train de suivre sans réagir, ou continuer à croire qu'une régulation d'un capitalisme le rendant plus social et plus écologique soit possible. Ce processus, évidemment complexe, est d'ailleurs en cours, mais il se traduit pour l'instant par un approfondissement de toutes les dimensions de cette crise multiple (économique, sociale, écologique, anthropologique), orientant cette « sortie » vers le pire¹⁹. C'est comme cela qu'on peut interpréter, dans la plupart des pays, les dettes publiques sans cesse croissantes, le changement climatique qui s'accélère²⁰ et la biodiversité qui continue à se réduire, la dégradation des conditions de travail et des services publics, et des électeurs de plus en plus nombreux qui se tournent vers les droites extrêmes.

Et il ne peut être question d'espérer un sauveur qui donnerait la marche à suivre. Ceux qui interrogent la faisabilité d'une « sortie » du capitalisme en attendant qu'on leur donne le mode d'emploi ne réfléchissent pas au mouvement de l'Histoire.

Jamais une rupture dans l'ordre courant ne s'est produite en suivant un plan préétabli, ni par un mouvement qui avait officiellement cet objectif, et encore moins par un humain, fut-il le plus charismatique ou le plus « intelligent »²¹. Et si un tel humain arrivait en expliquant la marche à suivre, il serait beaucoup plus prudent de s'en méfier que de le suivre aveuglément^{22,23}. Et sans

¹⁹ Selon une étude publiée en octobre dans [Nature Climate Change](#), la seule poursuite des émissions de GES au rythme actuel implique que l'objectif de ne pas dépasser +1,5°C ne serait plus atteignable en 2029 et qu'il faudrait atteindre la neutralité carbone en 2035 et non pas en 2050 comme c'est actuellement la cible officielle.

²⁰ Non seulement les émissions de GES continuent à croître rendant complètement illusoire la cible des 1,5°C actée à Paris et sans doute celle de 2°C, mais les catastrophes locales n'ont épargné aucune région du monde (inondations en Espagne, en France ou au Kenya, canicules en Inde ou au Mali, ouragan aux États-Unis...).

²¹ Il ne s'agit pas de dire que des individus n'ont jamais d'importance dans l'Histoire, mais de dire que, quelles que soient leurs qualités personnelles, ils sont toujours sous la contrainte de causalités lourdes qui les dépassent et sont indépendantes des volontés individuelles.

²² On en a une preuve pathétique en France où les macronistes répètent comme des perroquets que seule la politique de l'offre est capable de résoudre tous les problèmes des Français.

²³ Contrairement à l'idée dominante d'une nature humaine innée donnant à chacun une personnalité acquise dès la conception, les personnalités se construisent au cours des biographies individuelles tout au long de la vie. Si nous sommes tous différents, c'est parce que nos parcours de vie le sont également. En les réduisant à nos places au travail et à la consommation de masse influencée par la publicité nous nous humanisons en nous appauvrissant. L'individualité n'est pas au départ, elle est un aboutissement et elle sera d'autant plus riche que les routes seront différentes parce nous nous humanisons surtout au contact des autres. C'est la VIème thèse sur Feuerbach de Marx : « L'essence humaine n'est pas une ab-

doute encore plus aujourd'hui, compte tenu de l'incroyable complexité de cette quadruple crise du capitalisme. Si une « sortie » vers une société moins destructrice de la nature et des humains se profile, ce ne peut être que par l'action collective de l'immense majorité de ceux qui subissent de plus en plus les désordres du capitalisme d'aujourd'hui. À commencer par les femmes, qui ont tout à gagner à vouloir sortir d'un capitalisme qui les cantonne à une place de dominée sur le marché du travail et à un rôle essentiel dans la reproduction de la force de travail avec les activités domestiques dont elles assument toujours la plus grande part.

Pour « sortir » du capitalisme il faut s'appuyer sur ce qui se construit actuellement et qui pourra être le ferment d'un nouveau mode de production. Car pour les mêmes raisons qu'il n'y a jamais de grand soir, une organisation sociale nouvelle n'a pas de génération spontanée. Elle s'appuie sur des germes qui préfigurent la société à venir mais qui ne prendront tout leur sens qu'une fois celle-ci advenue. Ainsi, la marchandise existait bien avant le capitalisme, et elle a constitué un de ses germes, mais elle n'a pris réellement d'importance que sous le capitalisme, passant de produits socialement isolés s'échangeant entre eux à la forme principale prise par toute production, y compris pour la force de travail.

Marx l'écrit dans les *Grundrisse*, dans le chapitre sur l'argent, *la transformation d'un mode de production ne naît pas de rien* : « *Les innombrables formes contradictoires de l'unité sociale ne sauraient être éliminées par de paisibles métamorphoses. Au reste toutes nos tentatives de les faire éclater seraient du donquichottisme, si nous ne trouvions pas enfouies dans les entrailles de la société telle qu'elle est, les conditions de production matérielles et les rapports de distribution de la société sans classes* ».

straction inhérente à l'individu pris à part. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux » que Lucien Sève a abondamment commentée et développée dans ses livres.

Mais que de tels germes existent, qui préfigurent la société en train de naître, ne suffit pas pour qu'elle se réalise d'elle-même. Car outre la difficulté de reconnaître ces germes avant leur pleine réalisation, il est encore plus difficile de prévoir la forme qu'ils prendront une fois leur transformation effectuée. C'est bien pourquoi aucun plan préalable ne peut servir de guide infallible et qu'il faut se méfier des prophètes.

Références

Paul Erlich : *La Bombe P*, Fayard, 1970.

Jean-Baptiste Fressoz, Christophe Bonneuil, *[L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous](#)*, Le Seuil, 2013.

Pierre Funalot : « L'écologie des solutions à l'ère du capitalocène », <https://www.atlandes.org/lecologie-des-solutions-a-lere-du-capitalocene/>

Jean-Marie Harribey : « Le capitalocène : un concept utile mais disparate », <https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2024/10/14/le-capitalocene-un-concept-utile-mais-disparate>

Jean-Marie Harribey : « Le capitalocène de Jason Moore : un concept (trop) global ? », *Contretemps*, octobre 2024, disponible dans <https://www.contretemps.eu/capitalocene-jason-moore-concept-trop-global/>

E. Meiksins Wood, *L'origine du capitalisme : Une étude approfondie*, Lux, 2009.

Farida Miraoui : Peut-on nourrir 10 milliards d'êtres humains et sauver la planète ? disponible sur <https://blog-isige.minesparis.psl.eu/2024/04/16/peut-on-nourrir-10-milliards-detres-humains-et-sauver-la-planete/>